

Au nom du père, du fils et du Saint-Esprit
***Petit Pow! Pow! Noël* de Robert Morin**

Simon Galiero

Number 124, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5198ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Galiero, S. (2005). Review of [Au nom du père, du fils et du Saint-Esprit / *Petit Pow! Pow! Noël* de Robert Morin]. *24 images*, (124), 46–46.

DE ROBERT MORIN

Au nom du père, du fils et du Saint-Esprit

par Simon Galiero

Muni d'une caméra et d'une seringue, un homme apparemment déséquilibré s'enferme durant vingt-quatre heures dans la chambre d'hôpital de son père mourant afin de le « juger ». Même si certains parallèles peuvent être faits, sur le plan formel, entre *Yes sir! Madame...* et *Petit Pow! Pow! Noël*, il faut cependant noter cette différence : Morin aura rarement plongé aussi loin et avec un tel déchaînement dans les tréfonds subjectifs de son personnage principal (incarné par lui). Et même si *Petit Pow! Pow! Noël* présente plusieurs éléments communs avec le précédent cinéma de Morin il n'en demeure pas moins que le film marquera l'œuvre du réalisateur comme étant le premier, et peut-être le dernier, à confondre autant fiction narrative et témoignage documentaire¹. Ces deux films sont habités par une hargne inusitée que le titre du film laisse déjà deviner. Après la caméra-stylo, voici la caméra-couteau avec laquelle Morin se fait hara-kiri.

On ne sait pas exactement comment cela se produit dans *Petit Pow! Pow! Noël*, mais l'on sent, irréfutablement, à un moment ou à un autre, que les mots qui sortent de la bouche du personnage principal n'ont pu qu'être maintes fois ressassés tout comme la profonde vérité qui en découle n'a pu qu'être réellement vécue par l'auteur. Pourtant ici il n'y a rien du documentaire égotiste en forme de journal intime de mauvais goût ; la part intime du vidéaste demeure précieusement camouflée. Morin a toujours eu la perspicacité de dépasser le romantisme factice de la confession intime afin de stimuler un sens plus large et pénétrant que le pur défoulement autobiographique. Le film n'a rien à voir non plus avec cette façon mimétique de récupérer les poses exhibitionnistes du

cinéma d'auteur branché, souvent caractérisé par une position esthétique qui se complait dans le délabrement et le nihilisme dépressif.


Au contraire peu de choses sont gratuites dans ce film dont l'ensemble se justifie par la rigueur avec laquelle Morin s'applique. Cette rigueur en soi représente une qualité suffisamment rare pour qu'on la souligne.

À moins d'être volontairement détaché ou distant face à *Petit Pow! Pow! Noël*, il est difficile après le visionnage de se sentir autrement qu'éreinté et fourbu. Un peu comme on pourrait l'être après s'être perdu en forêt pendant des heures... Devant l'écran, nous avons été tour à tour inquiets, désespérés, effrayés par des visions aussi insoutenables qu'universelles. Car ce qui nous guette derrière chaque image de *Petit Pow! Pow! Noël* n'est autre que notre inéluctable condition humaine et ses composantes les plus dures à regarder en face : la mort, la décrépitude du corps et le deuil. Quoiqu'il contienne sa part de moments intenses, ce film ne nous offre ni exaltation fleur bleue ni descente aux enfers mais nous invite plutôt à nous tenir en équilibre sur la ligne la plus radicalement médiane de l'existence ; celle qui est au ras du sol. *À hauteur d'homme*, comme dit le cliché : mais à hauteur d'homme couché qui attend son heure finale (le père), ou de celui, par terre, qui tente de se relever par tous les moyens (le fils).

Le film nous laisse à la fois enivré par la maîtrise du langage et la force des interprètes mais aussi un peu esquinés



Robert Morin et son père. Morin aura rarement plongé aussi loin et avec un tel déchaînement dans les tréfonds subjectifs de son personnage principal.

par certaines images très ardues (comme le nettoyage pas à sec du tout du vieux père mourant). Ainsi, on n'en voudra pas à certains spectateurs de mal supporter deux ou trois scènes de *Petit Pow! Pow! Noël*. En revanche, il ne faudrait pas que ce choc des images propre au cinéma ou à la vidéo empêche d'apprécier la qualité d'écriture, du montage et des « dialogues ». Car si l'objet était une œuvre littéraire, par exemple, personne ne songerait à remettre en cause le réalisme virulent étalé ici ou là tout comme on ne rejette pas le langage cru de Ferdinand Céline, en niant la poésie qu'il suscite. Et quoique le terme de poésie ait été amplement galvaudé, il faut bien parler, avec *Petit Pow! Pow! Noël*, de cet aspect chez Robert Morin, car c'est réellement en poète corps et âme que celui-ci s'engage dans son art (et non pas aux fins d'un *art engagé*). Avec cette capacité hors normes de faire implorer son univers mental avec originalité mais sans fioritures, en lui donnant la forme la plus nécessaire possible. Une forme personnelle, définitive, inspirée et inspirante. 

1. Art dans lequel il était pourtant passé maître depuis longtemps avec des vidéos comme *La femme étrangère*, *Le voleur vit en enfer* ou *Toi, t'es-tu lucky?*

Québec, 2005. Ré., scé. et ph. : Robert Morin. Mont. : Sophie Leblond et Martin Crépeau. Dir. art. : André-Line Beuparlant. Concept. son. : Louis Collin. Int. : André et Robert Morin. 91 minutes. Couleur. Prod. : Robert Morin (F pour film) et Coop Vidéo.